

Pour être partout, il faut bien être nulle part.

Chapitre premier, où l'on découvrira que la musique spectrale n'est pas forcément fantomatique.

Marseille, septembre 2001, représentation sur le Cours Julien de l'Orchestre de chambre de ville à l'occasion d'une fête de quartier. Je dirige ce concert très bruitiste, au cours duquel 15 musiciens font sonner marteaux-piqueurs, sirènes de police, panneaux de circulation et autres sons urbains. La musique est très épaisse, les sonorités très spectaculaires, une musique contemporaine spectrale comme on dit. Depuis le début du concert, je repère une petite dame très attentive. Elle suit tout, elle écoute tout, circule au milieu de l'Orchestre (cela fait partie de la proposition), applaudit goulûment. À la fin du quatrième mouvement, elle s'adresse à moi pour réclamer "une valse".

Chapitre second, où l'on vérifiera que la preuve que la lune est habitée, c'est qu'il y a de la lumière (Francis Blanche).

Département des Bouches-du-Rhône, septembre 2002 à septembre 2003, chaque jour de pleine lune, des artistes investissent une ville du département, du lever du soleil à l'apogée de la lune, été comme hiver, mardi comme samedi. Mercredi 20 novembre donc, à 22 heures, dans le quartier "malfamé" du Jas-de-Bouffan, malgré les réticences multiples de la municipalité, 1300 personnes participent à un Concert de public lunatique. On les retrouvera avec beaucoup d'autres, d'étapes en étapes tout au long de cette traversée du calendrier et du territoire.

Chapitre troisième, où l'on s'étonnera qu'un Maire et un artiste aient quelque chose à se dire.

Gap, novembre 2004. Le scénographe François Delarozière parcourt pendant 12 heures les rues de Gap avec son Maire, Pierre Bernard-Reymond. Pour illustrer son propos, il loue un bimoteur pour faire survoler sa ville à son élu. Ça se passe dans le cadre de Mission repérage(s), une recherche-action menée par Maud le Floc'h et Lieux publics. À Marseille en février 2005, le sculpteur Toni Casalonga fera "taguer" le secrétaire d'état Renaud Muselier, transformant la légende d'une des statues de l'escalier monumental de "Marseille, porte des Colonies" en "Marseille, porte de l'Afrique". En 3 ans, 17 tête-à-tête "inutiles", sans obligations de résultats, sans artistes quémandeurs, sans élus financeurs, sans médias, sans langues de bois, mais 17 rencontres fondamentales pour réinventer une vraie place aux artistes dans le débat sur la cité.

Chapitre quatrième et provisoirement dernier, où notre optimisme béat nous fera prétendre que la période de crise de la "politique culturelle" est une chance unique à saisir.

Le Ministère de la Culture ne sera plus le grand ordonnateur de la politique culturelle, tant mieux. Les collectivités territoriales n'ont pas de compétences obligatoires en ce domaine, profitons-en pour innover et pour défricher des formats différents. L'Europe en crise balbutie une politique culturelle, les pays voisins sont pleins d'alliés pour inventer des formes nouvelles d'art populaire. L'intermittence est en crise, quantifions ce que rapportent les artistes. Les villes s'épuisent avec leurs écoles de musique, leurs médiathèques, leurs théâtres, leurs opéras, leurs studios de danse, leurs friches, leurs festivals, leurs châteaux-à-visiter, leurs musées... , repartons donc de la question centrale, à quoi sert l'art dans notre société, à quoi servent les artistes dans notre société.

Soit il s'agit juste de combler le désir de reconnaissance culturelle de groupes sociaux distincts, alors on continue à saupoudrer, un peu pour chacun, tout va bien. Les jeunes gens comme il faut pourront écouter de la flûte traversière et les jeunes filles s'adonneront aux danses (c'est bon pour le maintien). Et on se gardera d'oublier les "quartiers" pour que les "jeunes" puissent monter des groupes voués à la disparition et dont 1 sur 1000 plongera dans le star-system.

Soit on pense que l'art, que les artistes sont moteurs des transformations de la société, sont les éléments sensibles du lien social, sont des révélateurs utiles et essentiels. Alors on bouge les lignes, on sort l'art du cocon culturel qui à la fois l'abrite et l'étouffe, on se donne les moyens que des œuvres naissent et que tous les habitants de ce pays puissent les fréquenter. On responsabilise les artistes pour que la question de cette "fréquentation" ne soit pas celle des organisateurs mais bien la leur. On ne regarde pas les équipements culturels comme des buts mais comme des moyens, comme de simples outils en perpétuelles mutations. On ne parle pas de publics mais d'habitants, pas d'institutions mais de territoires, pas de pédagogie mais de découverte et d'apprentissage, pas d'amateurs mais de ceux qui ont du plaisir à faire, pas de politique culturelle mais de la part de l'art dans notre vie commune et dans la vie de chacun d'entre nous.

Pierre Sauvageot

Compositeur

Directeur de Lieux publics, Centre national de création des arts de la rue.

